L'identité, choix ou destin ?

Essai de psychanalyse

Luis Izcovich

A cette époque inédite de l'histoire où la fragilité des frontières met sur la sellette la question de l'identité, quel éclairage propose la psychanalyse et quel peut être son apport aux débats de société actuels ?

La question de l'identité et des identifications qui la forgent noue le destin individuel au collectif, dans une mise en tension permanente entre l'Un et l'Autre. Comment s'écrit la destinée d'un sujet déterminé par la « constellation fatidique » de son histoire familiale et la prise aliénante dans les signifiants de l'Autre au regard du « choix inconscient » de la structure et de l'absolue singularité de son dire ?

C'est ce qu'interroge Luis Izcovich dans cet essai clair et didactique où le thème de l'identité est abordé à partir des théories freudienne et lacanienne non sans une référence constante à la clinique et à l'actualité. La distinction des registres de l'imaginaire, du symbolique et du réel et les modalités de leur nouage permettent de repérer plus finement les différentes strates de ce qui constitue l'identité d'un sujet. Identification œdipienne, identité de semblant, identité sexuelle, identité de dire : l'auteur décline et détaille chacune de ces « armatures » identitaires qui constituent les parlêtres que nous sommes.

Mais au-delà des lumières qu'apportent nos concepts psychanalytiques sur cette question plurivoque, c'est la psychanalyse elle-même comme pratique et comme discours qui est ici convoquée et interrogée. Pour le sujet qui s'y soumet, l'expérience de la psychanalyse produit-elle à son terme une nouvelle identité, voire un nouveau réel ? C'est là un point de débat au sein de la communauté psychanalytique sur lequel l'auteur prend parti, s'appuyant tout particulièrement sur le dernier enseignement de Lacan et la clinique borroméenne.

Si l'analyse a pour visée non seulement d'élucider un réel insu mais aussi d'en produire un nouveau, quelles en seraient les conséquences sur la direction de la cure, le maniement du transfert et la pratique de l'interprétation ? Se posent alors des questions éthiques, celles de la responsabilité de l'analyste, de la finalité de la cure, de la spécificité de notre pratique lacanienne et de sa transmission aujourd'hui. Ainsi, à l'heure des crises identitaires, l'auteur nous interpelle dans ce qui fonde notre désir et nous invite à réinterroger voire à réinventer notre pratique afin qu'elle garde son tranchant, sa subversion mais aussi sa légitimité dans notre civilisation.

Vanessa Brassier

L'identité, choix ou destin ?

Luis Izcovich

Cet ouvrage est précieux, important à plus d'un titre, pour un analysant, qui fait par ailleurs fonction d'analyste, dans le repérage de ce qu'il a traversé, des points saillants de son parcours analytique. Il met aussi au travail, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités.

A partir de cette question sur l'identité, dont vous montrer quelle incidence elle a dans les choix politiques, combien chaque être humain peut être traversé par cette question, qu'il s'agisse de son appartenance à une communauté, de son identité sexuelle, de ses identifications, et en quoi la psychanalyse est concernée et même convoquée à en dire quelque chose, les entrées dans votre livre ne manquent pas.

Je suis partie de ce que vous développez sur l'intrication entre l'identité et la façon de faire lien, c'est-à-dire en quoi l'identité affecte le lien avec l'autre, en quoi elle peut faire symptôme et j'ai tenté de déployer une ou deux questions.

Une des caractéristiques de la subjectivité de notre époque, c'est finalement le pousse à la jouissance, des formes de lien social qui produisent une fragilité de ces liens marqués par l'éphémere, l'interchangeabilité, l'inconsistance ; des « liens liquides », liquides au sens du sociologue Zigmunt Bauman dont vous rappelez l'ouvrage : « l'amour liquide » et qui a parlé de modernité liquide, une modernité où l'on observe la déliquescence des liens, conséquence d'une revendication de liberté absolue.

Alors cela évite la question du manque, de la castration, car il s'agit finalement de prendre ce que l'autre peut donner, à contrario de l'une des phrases célèbres de Lacan : « l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas », avec la suite qui est « …à quelqu'un qui n'en veut pas ». Donner ce qu'on n'a pas, c'est donner son manque, lui offrir notre incomplétude, notre vide ; aimer c'est reconnaître son manque, placer dans l'autre quelque chose qui va au-delà de soi-même, quelque chose qu'on ne possède pas. Aimer féminise car cela met dans une position d'incomplétude, de dépendance qui produit de l'inconfort, du symptôme, du malentendu. Ce malentendu on ne l'aime plus alors que c'est l'essence même du désir amoureux. Quand chacun est invité à inventer son style de vie à soi, son mode de jouir et d'aimer plutôt aux dépens de l'autre, on est dans la jouissance sans le désir parce que le désir implique la castration. Lacan indiquait que le capitalisme produit une forclusion de la castration.

Alors est-ce que notre époque produirait plus de psychotiques, au sens de produire des sujets libres mais dans l'errance, ou encore des sujets asymptomatiques, une des faces de la psychose ? En tout cas pour le sujet névrosé que Lacan appelle le « sans nom », parce qu'il est plongé dans une indétermination subjective et que son nom propre importune, le discours social produit encore plus d'égarement, de division. Car le sujet vacille entre le désir d'être dans la norme, de coller à cette injonction de positivisme, de zénitude d'où la prolifération des thérapie du bien-être, de faire taire ses symptômes, ne pas vouloir savoir ce que ses symptômes révèlent de lui, quelque chose qui est en rapport avec ce point le plus intime d'eux-mêmes, leur identité vraie ; donc les sujets vacillent entre cela et leur revendication d'être différent, différent au sens d'avoir un moi fort qui donne une consistance apparente, de se tenir dans ce que Freud appelle « le narcissisme des petites différences ».

La politique de la psychanalyse c'est cela, la politique du symptôme, c'est-à-dire de mettre en évidence ce qui cloche pour un sujet, ce qui le fait souffrir et qu'il répète, mais qui signe finalement ce qu'il y a de plus insubordonné au dire de l'Autre et de plus singulier, de plus libérateur.

La question de l'identité traverse chaque analyse car c'est une question fondamentale pour un sujet ; et l'expérience analytique, dans la rencontre de l'analysant avec l'analyste, produit quelque de nouveau par rapport à l'identité, quelque chose qui serait de l'ordre de l'altérité radicale si l'analyse est menée jusqu'à son terme.

Ce passage par le symptôme, l'incompréhension qu'il produit par son côté « à contre- courant », rend le discours de la psychanalyse difficilement audible, parfois tellement insupportable qu'il provoque le rejet et que certains tentent de l'éradiquer. Alors comment faire en sorte que l'offre analytique devienne plus audible, qu'elle puisse se faire entendre dans la cité, comme un recours possible, comment mettre en place une psychanalyse en extension ?

Catherine Hergault Heuzé

Paris, le 10 mars 2020.

Présentation du livre *L'identité, choix ou destin ?* de Luis Izcovich

C'est avec plaisir que je suis présente ce soir pour vous parler de *L'identité*, *choix ou destin ?* qui pose une question cruciale en tant qu'elle touche toute personne à la recherche de son identité : Qu'y suis-je vraiment ? Puis : Qu'est-ce que je veux dans la vie ? et Qu'est-ce que je vais devenir ?

Ces questions sont celles qui jalonnent une trajectoire et il est souvent impératif d'y trouver des réponses pour continuer. Bien sûr, quelqu'un pose ces questions en écho à certaines données de base. C'est ce que nous appelons l'Autre en psychanalyse c'est-à-dire ce qui vient de l'extérieur et qui est intériorisé : ces données peuvent être **anatomiques** (le sexe), **culturelles**, **familiales, politiques et historiques.** Elles sont intériorisées dans la mesure où elles ont valeur d'identifications, je veux dire valeur de prescriptions sociales ou familiales auxquelles une personne va adhérer ou qu'elle rejetera que ce soit de façon consciente ou inconsciente. Il est souvent bien nécessaire, et nous en sommes la preuve vivante, d'aller consulter un psychanalyste pour s'y retrouver, moyennant quoi on arrive à s'en sortir.

Ce malaise bien qu'intime s'exprime dans la société. Freud disait dans la civilisation, il entendait certainement l'état d'une société toujours encline à des modifications. Et il faut dire que le livre traite aussi de questions actuelles, ce qui le rend percutant.

Lorsque j'ai commencé à lire *L'identité*, *choix ou destin ?*, je me suis dit : voilà un livre qui a été écrit pour quelque chose. Enfin un livre de psychanalyse qui traite, à travers l'identité, des dernières questions liées à la modernité et en donne un éclairage dynamique c'est-à-dire sans avoir recours à la nostalgie passéiste qui s'exprime volontiers chez des psychanalystes. Enfin quelqu'un qui s'est attelé à ces questions brûlantes en tenant compte de la subjectivité de son époque, Freud nous en avait ouvert la voie comme personne. On a à l'esprit les écrits de Freud qui montraient qu'il était très intéressé par l'état de la société de son époque avec « Malaises dans la civilisation » et c'est un soulagement, pour nous psychanalystes, de constater que l'on peut apporter un éclairage aux questions actuelles notamment sur la montée des extrémismes sans entrer dans la politique. Car en fait c'est la montée d'une identité qui va « faire primer un groupe comme étant au-dessus des autres »[1]. Tout comme Pierre Desproges affirmait que l'on peut rire de tout car l'humour désarme la violence, un mot d'ordre, une injonction ; un psychanalyste peut aussi parler de son époque sans y perdre son âme, je veux dire sans se perdre en tant que psychanalyste ! Cela demande d'avoir les idées claires ou de la « vitalité »[2] comme le dit Hélène Cixous citée dans le livre lorsqu'elle évoque la littérature comme une terre d'asile. Celui d'être en mesure de répondre.

Mais que cherche-t-on chez un psychanalyste ? Je vais être tout à fait franche, souvent l'amour ! L'amour, le lien qui n'arrive pas à s'établir dans le monde, on cherche souvent à

[1] Izcovich L., *L'identité : choix ou destin?* Paris, Stilus, 2019. P. 9.
[2] Izcovich L., *L'identité : choix ou destin?* Paris, Stilus, 2019. P. 234.

savoir comment il va se nouer auprès d'un psychanalyste. C'est justement en cela qu'on dira que l'analyste occupe la place d'un objet agalmatique, un objet de désir car le psychanalyste réussira à susciter un désir embrouillé, perdu et qui trouvera son terrain d'expression en dehors du cabinet de l'analyste grâce à l'analyse même. Par son action et son interprétation, le psychanalyste réussira à le faire advenir vivant, net, productif selon les voies des choix d'un sujet. Je dis ici sujet qui est un terme psychanalytique lacanien car je ne me réfère pas seulement à la dimension consciente mais inconsciente.
Comment y arrive-t-on ? C'est souvent la question que l'on se pose lorsqu'on est intéressé par la psychanalyse. Comment arrive-t-on à ce résultat ? Ce résultat va permettre à chacun de rencontrer sa propre singularité, ce qui le rend unique … comme tout le monde. Car il ne s'agit plus là d'une identité à la base d'un groupe mais d'une identité qui établit une différence absolue, « c'est l'identité au-delà de la communauté. (Notre point d'identité) fait l'essence de ce qui fait existence pour chacun et constitue donc l'horizon de chaque analyse »[3] bien qu'elle n'exclue pas l'identité avec la communauté.

Toutefois, pour être psychanalyste, il ne s'agit pas seulement de parler du résultat et des changements mais d'avoir aussi saisi certains mécanismes, savoir ce qui a été opérant après-coup dans son analyse. C'est un peu comme un mathématicien si l'on veut, en effet, il ne doit pas seulement savoir appliquer un théorème mais aussi savoir en faire la démonstration. Et savoir également ce qui est resté invariant malgré tout. Le savoir de cette combinaison va permettre à l'analyste d'établir la différence absolue qui le rendra opérationnelle.

Pour comprendre tout cela, Lacan s'est souvent référé à Joyce dans son enseignement. Non pas pour en faire des commentaires savants ou pour chercher à appliquer la psychanalyse à Joyce mais parce qu'il estimait que Joyce était le modèle même de ce qu'on pouvait attendre d'une analyse, Lacan rajoute « il n'y eut rien gagné, y allant tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre la psychanalyse à sa fin »[4]. C'est bien étrange et c'est pour vous dire par là que Lacan était extrêmement cohérent avec lui-même et avec son idée de différence absolue. Il avait poussé la chose assez loin pour penser que la normalité est loin de ce que l'on peut attendre de mieux d'une analyse, il l'avait poussé assez loin pour savoir que le plus intéressant était d'utiliser ce qui se refuse à la normalité même si elle peut continuer à exister sous certains aspects. Quelqu'un peut toujours chercher à se policer, à s'éduquer, à se conformer comme cela est attendu d'un point de vue social mais ce n'était pas ce que Lacan cherchait dans ses analyses. Il trouvait dans le point de déraison l'intérêt que chacun pouvait trouver à lui-même à condition de savoir le cerner et de pouvoir en faire quelque chose.

Isabelle Cholloux

---

[3] Izcovich L., *L'identité : choix ou destin?* Paris, Stilus, 2019. P. 237.

[4] Lacan J., *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001. P. 11.